

DINA KHAPAEVA

**Crimes
sans châtime^{nt}**

Aux sources du poutinisme

traduit du russe par **Nina Kehayan**

CRIMES SANS CHÂTIMENT

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

L'auteur et l'éditeur remercient
le Helsinki Collegium for Advanced Studies
pour son aide.

Ce texte a paru en 2012 sous le titre
Portrait critique de la Russie. Essai sur la société gothique

Adaptation pour l'édition française d'après
Готическое общество, Морфология кошмара,
éditions NLO, 2007.
© Dina Khapaeva

© Éditions de l'Aube, 2012
et 2023, pour la présente édition
www.editionsdelalube.com

ISBN 978-2-8159-5280-4

Dina Khapaeva

Crimes sans châtime
Aux sources du poutinisme

traduit du russe
par Nina Kehayan

éditions de l'aube

De la même auteure, principaux ouvrages :

The Celebration of Death in Contemporary Culture, The University of Michigan Press, 2017

Kochmar: literatura i zhizn', Text, Moscou, 2010, 365 p.; en russe. (*Nightmares: from Literary Experiments to Cultural Project*, trad. R. Tweddly, forthcoming at Brill in the series « Russian History and Culture », 2012)

La Société gothique, morphologie d'un cauchemar, éditions NLO, 2007; en russe.

Gertsogi respubliki v epokhu perevodov. Gumanitarnye nauki i revoliutsiia poniatii (Les Ducs de la république à l'époque des traductions), Sciences humaines et révolutions des concepts, Novoye Literaturnoye Obozrenie, Moscou, 2005, 264 p.; en russe.

Vremia kosmopolitisma. Ocherki intelektual'noi istorii (Le temps du cosmopolitisme. Esquisses pour une histoire intellectuelle), Zvezda, Saint-Petersbourg, 2002, 251 p.; en russe.

Frantsiia-Pamiat', St. Petersburg State University Press, Saint-Petersbourg, 1999, 328 p. Traduction en russe d'une sélection d'articles de *Lieux de mémoire*, ouvrage édité sous la direction de Pierre Nora, Gallimard, Paris, 1984-1993, avec postface, et avec une préface de Pierre Nora pour l'édition russe.

Avant-propos à l'édition de 2023

Les bombardements de villes en Ukraine, les assassinats de civils pacifiques, les viols et les tortures, les déportations, les pillages quotidiens, nous obligent à nous interroger : pourquoi les citoyens de Russie n'ont-ils toujours pas mis un terme à cette politique du Kremlin, criminelle et hostile à l'Homme, et pourquoi continuent-ils de soutenir le régime de Vladimir Poutine, soit activement, soit en ne lui opposant aucune résistance ? Pourquoi, à l'exception de quelques hommes politiques et d'intellectuels, « le peuple ne dit mot », comme dans *Boris Godounov*, la pièce de Pouchkine ?

C'est dans les causes de l'adhésion des Russes au poutinisme et dans les spécificités de la culture russe qu'il faut chercher la réponse à ces questions. Dans le présent ouvrage, j'analyse les prémices culturelles et historiques du poutinisme. Il a été rédigé à l'époque où les contours obscurs de ce régime n'étaient encore qu'à l'état d'esquisse. En 2006, Poutine était perçu comme « le garant » de la prospérité par ses partisans russes, et comme le « garant de la stabilité de la région » par nombre d'hommes politiques occidentaux que même la guerre contre la Géorgie n'avait pas guéris de ces illusions. Et malgré les monstrueux ulcères de la réalité russe, malgré la Crimée et jusqu'à la guerre en Ukraine, nombreux furent ceux qui continuèrent à croire le poutinisme compatible avec une vie normale en Russie, c'est-à-dire avec la préservation des fondements de la démocratie et d'une société civile.

La guerre contre l'Ukraine a montré sans équivoque l'inconsistance de ces illusions. Elle a démontré au monde entier ce qu'un petit nombre d'observateurs avait compris dès la première décennie des années 2000 : le poutinisme menace la démocratie, il est incompatible avec la sécurité mondiale. Il apparaît aujourd'hui clairement que c'est un régime terroriste à abattre. Mais pour prévenir ses futures récives, il est nécessaire d'élucider les causes du succès phénoménal de sa propagation dans l'esprit des citoyens de Russie.

Le rapport à la mémoire historique et l'amnésie sélective, dont j'analyse les causes de façon détaillée dans ce livre, me semblent être le terreau d'où est issu le poutinisme. L'histoire soviétique et postsoviétique, c'est l'histoire d'un refus radical de la reconnaissance d'une responsabilité et d'une culpabilité historiques, politiques et juridiques. La guerre en Ukraine est le produit d'une longue impunité de la Russie pour ses crimes contre l'humanité.

La Terreur rouge bolchévique (1918-1924), le *Holodomor*¹ (1932-1933) et la collectivisation (1929-1933), les répressions stalinienne et la grande terreur (1937-1938), les longues années de la Seconde Guerre mondiale, les méthodes du pouvoir soviétique pour faire appliquer la terreur envers sa propre population et celles d'Europe orientale, les déportations de peuples entiers, les exécutions de prisonniers de guerre (à Katyn en 1940, par exemple), les répressions de l'après-guerre, dont la campagne contre le cosmopolitisme (1948-1953) : tels sont les plus marquants des crimes de masse du stalinisme qui ont coûté la vie à des millions de personnes ou les ont mutilées à vie, et dont la liste n'a ici rien d'exhaustif. À ces crimes a répondu le

I. *Holodomor*: Ce terme désigne la grande famine intentionnellement entretenue par Staline qui sévit dans la RSS d'Ukraine en 1932-1933 et qui fit, selon les estimations, de 3 à 5 millions de victimes (*Note de la Traductrice*).

rapport secret de Khrouchtchev sur les « distorsions de l'époque du culte de la personnalité » et les « violations des normes de la légalité et de la Constitution soviétiques ». À la période du dégel, brève et timorée, a succédé la poursuite ininterrompue d'un totalitarisme soviétique impénitent: des milliers de prisonniers de conscience, l'intervention à Berlin, en Hongrie puis en Tchécoslovaquie, et la guerre en Afghanistan.

La chute du régime soviétique en 1991 a été favorisée par une idéologie occidentaliste selon laquelle le marché apporterait à la Russie la démocratie, surtout comprise par une majorité de la population comme la prospérité générale au paradis de la consommation^I. Cette représentation de l'avenir ne laissait plus de place au « *travail sur le passé* » dont parlait Theodor W. Adorno à propos du travail pour la prise de conscience par les Allemands de leur responsabilité historique dans les crimes du fascisme.

Cette crise de l'idéologie occidentaliste – qui a constitué la base de lancement du poutinisme – a pour origine le désir des occidentalistes eux-mêmes, et de l'ensemble de la société à leur suite, de se considérer comme « victimes du totalitarisme ». Telle est la thèse principale de mon livre. Le refus collectif de reconnaître son propre lien avec le régime soviétique et sa propre responsabilité dans les différentes formes de la collaboration – du rôle de membre du Parti et du komsomol à celui d'informateur du KGB – constitue l'essentiel du consensus entre le pouvoir et la population. Ce refus a forgé le soutien sur lequel le poutinisme a pu prospérer.

Aussi paradoxal que ce soit, malgré les révélations apportées par la *glasnost* et la *perestroïka*, force est de constater que même

I. Sur l'histoire de l'empire au poutinisme, voir *L'âge soviétique. Une traversée de l'empire russe au monde postsoviétique*. Éd. Françoise Daucé, Alain Blum, Marc Elie, Isabelle Ohayon. Paris, Armand Colin, 2021.

après sa chute, les forfaits d'une ampleur incommensurable de ce régime criminel restent impunis. Le procès du PCUS de 1992 a échoué et il n'y eut ni procès contre les bourreaux qui, tel Molotov, ont pu vivre paisiblement jusqu'à la fin de leurs jours dans des datchas de l'État, ni déchéance de droits pour les exécutants en série de décisions criminelles. Dans ce contexte historique, la notion de châtement des crimes commis a cessé d'être pertinente.

La conception de l'impunité des Russes pour leurs forfaits a eu pour conséquence de transformer la relation mémorielle aux bourreaux en une surpuissance de la mémoire historique postsoviétique. La crise et l'effondrement de l'idéologie occidentale comme mouvement de masse au milieu des années 1990 ont rendu impossible la référence à une idéologie démocratique progressiste. Une politique mémorielle a pris sa place. La recherche dans le passé d'une justification des guerres à venir et d'un modèle social – alternatives à la démocratie – est devenue l'objectif premier du poutinisme¹.

La politique mémorielle du Kremlin s'enracine dans le mythe militariste de la victoire de la Seconde Guerre mondiale. Le présent ouvrage en analyse précisément le rôle dans la culture postsoviétique. En résumé, selon ce mythe stalinien, les Russes ont sauvé le monde du pire des maux, le fascisme : c'est pourquoi tous ceux qui déplaisent au Kremlin sont des fascistes. D'où cette idée : puisque les Ukrainiens refusent de se soumettre à Moscou, ce sont des fascistes. Idée reprise par la propagande de guerre du Kremlin.

Après avoir noyé dans l'hystérie de la victoire de l'empire toute notion de repentir pour les crimes passés, le mythe de la guerre a nourri la politique extérieure agressive de la Russie.

I. <http://static.kremlin.ru/media/events/files/ru/QZw6hSk5z9gWq0pID1ZzmR5cER0g5tZC.pdf>

Le culte du vainqueur, Staline, constitue évidemment une part indissociable de cette politique mémorielle criminelle. Au cours du deuxième mandat de Poutine, elle a pris la forme d'une restalinisation systématique visant à justifier le stalinisme et la terreur : apparition de monuments à la gloire de Staline dans de nombreuses villes russes, création de musées dédiés au tyran, rétablissement de son nom sur la tombe du Soldat inconnu et à la station de métro Kourskaya, sans parler de ses portraits exhibés à chaque célébration de la Victoire du 9 mai, ni des manuels scolaires qui revalorisent le stalinisme. La mémoire triomphale des bourreaux a acquis une matérialisation législative sous la forme des lois mémorielles de 2014 et 2021 qui ont criminalisé toute négation de la conception officielle de la Seconde Guerre mondiale. Elle a également obtenu une série de lois concernant l'accès aux archives et la protection de l'information sur la vie privée, empêchant ainsi l'obtention de renseignements sur les bourreaux sans leur accord et/ou celui des membres de leur famille. La continuité institutionnelle des organes de terreur de 1918 à nos jours – Tchéka, NKVD, KGB, FSB – et la promotion d'un officier du KGB en président du pays font partie des nombreuses manifestations de la mémoire triomphale des bourreaux.

Autre caractéristique importante de la politique mémorielle : le néomédiévalisme, propagande de masse sur le Moyen Âge russe. Durant de longues années, les « mnémotechnologues » du Kremlin, et en particulier le ministre de la Culture de la RF de Russie Vladimir Medinski (2012-2020), ont eu constamment à cœur d'élaborer une image positive d'Ivan le Terrible (1533-1584) et de son *opritchnina* (1565-1572), véritable système de terreur d'État mis en place pour la première fois dans l'histoire russe par ce sinistre tsar. Cette propagande a pris forme avec l'installation des premières statues équestres d'Ivan le Terrible dans plusieurs villes, dont la capitale de l'*opritchnina*,

Alexandrovo, ainsi qu'à travers la réalisation de nombreux films et séries télévisées, l'organisation de conférences et d'expositions à caractère historique, toutes financées par l'État. Le but étant de fournir l'image d'une société monarchique d'ordres qui serait la structure sociale idéale pour la Russie, et de présenter la terreur comme une tradition typiquement russe. Les théoriciens de cette propagande des années 2000 sont ceux qui aujourd'hui représentent le courant politique dominant et qui, dès la fin des années 1990, étaient considérés comme des extrémistes de droite : Alexandre Douguine avec son mouvement néo-eurasiste, et les nationalistes réunis en 2012 dans le club d'Izborsk. Ce sont précisément eux qui ont formulé les projets de remodelage de la Russie à la mode médiévale. La propagande mémorielle poutinienne des dernières années montre que ces projets jouissaient du fervent soutien du Kremlin.

Une société d'ordres inégalitaire de type médiéval et entretenue par la terreur, tel est le rêve de structure sociale du « monde russe » après la guerre en Ukraine. Aussi bien pour les Russes que pour ceux à qui peut échoir le malheur d'avoir été soumis. Une formulation extraite de la *Stratégie de sécurité nationale de la Russie*, datant de 2021, témoigne sans équivoque de la préoccupation de la clique poutinienne concernant le remodelage du monde et l'instauration d'un ordre mondial imposé par la Russie : « La question du leadership moral et de la création d'un système de valeurs attractif pour le futur ordre mondial est de plus en plus actuelle. » Or, dans la mesure où le poutinisme n'a pas d'autre programme, il convient d'entendre, sous les termes de « renforcement des valeurs traditionnelles, de l'héritage culturel et historique du peuple de Russie¹ », le projet d'« un nouveau Moyen Âge ».

I. <http://static.kremlin.ru/media/events/files/ru/QZw6hSk5z9gWq0pID1ZzmR5cER0g5tZC.pdf>.

Il est vrai que la campagne de glorification d'Ivan le Terrible et de son *opritchnina* s'est heurtée à une certaine opposition, dont celle du Tatarstan, l'entité la plus autonome de la Fédération de Russie, et dont Ivan le Terrible avait conquis la capitale. C'est pourquoi, toujours aux fins de propagande des valeurs néomédiévales de la société et des victoires militaires passées, on a adjoint à Ivan le Terrible un autre prince médiéval, Alexandre Nevski. Selon la tradition, ce prince de Novgorod, investi par les Tataro-Mongols à la tête de la principauté de Vladimir, a vaincu les Suédois lors de la bataille sur la Neva (1240), et les chevaliers de l'Ordre teutonique lors de la bataille sur la glace (ou bataille du lac Peïpous, en 1242). Il a été canonisé en 1547. Une énorme campagne de propagande sur Nevski, symbole sacré de la lutte contre un Occident haïssable, a déferlé à travers la Russie en 2021, incluant une innombrable série de manifestations dont la plus remarquable a été l'érection d'un monument de quinze mètres de hauteur au bord du lac Tchoudsk (lac Peïpous), lieu supposé de la bataille sur la glace. Le but ouvertement proclamé étant qu'il soit visible depuis l'Estonie, qui pourrait être une prochaine victime de l'agression russe.

L'histoire de l'utilisation de Nevski remonte à nouveau à Ivan le Terrible, qui avait favorisé le renforcement de son culte pour légitimer son propre pouvoir. Célébrant la victoire sur les Suédois, Pierre le Grand avait quant à lui transféré les reliques de Nevski dans sa nouvelle capitale, Saint-Petersbourg. Et Staline, dans sa propagande de haine de l'Occident, l'avait hissé sur le pavois, notamment à travers le film de Sergeï Eisenstein, *Alexandre Nevski* (1938). Autre évocation importante pour les successeurs actuels des tchékistes de Staline : en novembre 1941, pour stimuler l'esprit combatif des régiments russes partant au front, Staline les avait appelés à suivre l'exemple de Nevski.

Des références néomédiévales surgissent constamment chez les critiques du poutinisme à propos de la façon dont les Russes combattent en Ukraine. Ainsi, l'écrivain Vladimir Sorokine, l'un des premiers à avoir créé une satire de la tendance néomédiévale du Kremlin dans son roman-pamphlet, *La Journée d'un opritchnik*, a-t-il pu écrire : « *Tout le monde parle de la barbarie des Russes en Ukraine, de leurs méthodes moyenâgeuses de conduite de la guerre. (...) C'est parce que l'État russe n'a pas changé depuis le Moyen Âge, depuis Ivan le Terrible*^I. »

Et de son côté l'écrivain Boris Akounine établit un parallèle entre Staline et Poutine dont les conseillers militaires se comportent en serfs, des *kholops*, comme Ivan le Terrible nommait ses boyards^{II}.

Bien sûr les idéologues du Kremlin ont des sympathies pour le fascisme, leurs œuvres abondent en marques d'assentiment aux valeurs de l'idéologie fasciste. Poutine utilise largement les idées fascistes et des éléments de ses pratiques. Ses partisans entretiennent des liens amicaux avec des fascistes européens, et le Kremlin sponsorise nombre de partis d'ultra-droite en Europe tels que le Rassemblement national de Marine Le Pen.

La question fréquemment débattue aujourd'hui de savoir si le poutinisme est une forme de fascisme est donc légitime. En effet, beaucoup de caractéristiques leur sont communes : la terreur, l'étouffement des libertés démocratiques, la violence, la propagande qui déforme grossièrement des faits réels, le culte de la force et du guide, la nostalgie du Moyen Âge, les cultes gnostiques qui passionnent Douguine, idéologue du

I. <https://www.ft.com/content/1f4bd315-7753-4e7a-be4e-0ea7e31522b9>

II. <https://gazetaby.com/post/akunin-dlya-lyuboj-tiranii-chuvstvo-sobstvennogo-d/186434/>

poutinisme. Et certaines de ces caractéristiques sont à parts égales aussi bien celles du fascisme que du stalinisme.

La tentation de considérer le poutinisme comme une forme de fascisme tient en particulier au fait que ce dernier est reconnu comme criminel par la communauté internationale; or ces débats sont indissociables du désir d'obtenir une condamnation internationale de la politique conduite par Poutine. Les partisans de cette définition cherchent à faire reconnaître ce régime comme criminel, tandis que les adversaires tentent de résister à cette louable initiative¹.

Mais la définition du poutinisme comme fascisme permet-elle de comprendre la nature de ce régime? Le fascisme n'est pas l'unique régime criminel; l'État islamique l'est aussi, avec lequel le poutinisme montre d'ailleurs des traits communs. Il me paraît surtout problématique d'étudier ce régime à la lumière d'un concept né il y a cent ans pour décrire des réalités antérieures à l'essor de la démocratie libérale des années 1960-1980, à la formation de la société post-industrielle, aux transformations radicales de la structure sociale des sociétés contemporaines, à la « crise du futur » et au crépuscule des grands narratifs historiques. Je crois préférable de tenter de définir le poutinisme et les autres dictatures contemporaines à partir de leurs caractéristiques singulières.

Ma perspective néomédiévale me paraît susceptible de pouvoir aider à la recherche d'une définition. Elle précise notamment les particularités importantes du poutinisme, ce qui ne signifie pas le moins du monde que je le tiens pour meilleur que le fascisme. Mais mon approche permet de montrer en quoi consistent ses sinistres et dangereuses spécificités du point de vue de la société d'aujourd'hui.

I. <https://fair.org/slider/calling-putin-hitler-to-smear-diplomacy-as-appeasement/>

Ce régime n'a pas que des ressemblances avec le fascisme, il s'en distingue aussi en de nombreux points. Je n'en indiquerai que quelques-uns plus particulièrement liés au sujet de ce livre, et au minimum trois.

En premier lieu, malgré la nostalgie du Moyen Âge manifestée dans le nazisme allemand à travers ses cultes celtiques ou l'idée de la pureté de la race, et dans le fascisme italien à travers un mélange de références à l'Antiquité et au Moyen Âge, dont l'idée centrale de corporations, il convient de souligner que ces projets, fasciste et nazi, ont été des projets modernistes. Ils ne voulaient pas simplement revenir au passé mais, comme les communistes, ils visaient à l'édification d'une société nouvelle, sans précédent. Le projet social du Kremlin, lui, marque un retour en arrière – au Moyen Âge, à une société d'ordres de type médiéval et à la monarchie. Moscou n'a pas d'autre projet que celui-là.

En outre, il ne faut pas oublier que dans le national-socialisme allemand, le socialisme – évidemment exclusivement destiné à la race aryenne – a joué un rôle significatif. L'asservissement des autres peuples, par exemple des Slaves, devait servir un avenir de prospérité pour tous les Allemands sans exception. De quel élément de socialisme peut-on parler à propos du poutinisme, fondé sur le pillage des ressources de cet immense pays au profit d'un enrichissement strictement personnel ? La politique néomédiévale de Poutine va complètement à l'encontre de l'idée d'égalité, ne serait-ce même que pour la « race nordique ».

Enfin, une grande différence concerne le rapport à la religion. Bien sûr l'église n'a pas été un ennemi idéologique du fascisme au même degré que les athées soviétiques, mais le Reich de Mille ans ne s'est pas édifié pour apporter une foi véritable aux peuples soumis. Au contraire, pour le poutinisme, l'orthodoxie dans ses formes contemporaines revêt autant d'importance que sa mythologie historique.

Au cours des trente dernières années, l'orthodoxie russe a été soumise à l'influence considérable de sectes et de doctrines qui chérissent elles aussi l'idée d'un retour à une structure sociale médiévale. La politique mémorielle néomédiévale de Poutine, tout comme ses élucubrations historiques périodiques, s'est formée sous l'influence directe des écrits d'Ivan Snytchov (le métropolite^I Ioann de Saint-Pétersbourg et de Ladoga), créateur du tsar élu de Dieu. C'est dans ses œuvres que sont nées l'image d'un Ivan le Terrible sage et bon, la justification de la terreur de l'*opritchnina* comme instrument indispensable de gouvernement de la Rus^{II}, ainsi que les incitations à l'instauration du *Domostroï*, code de la vie domestique datant du XVI^e siècle, comme fondement de la vie sociale russe.

La théorie de Moscou-Troisième Rome élaborée sous Ivan le Terrible a toujours été chère à l'église orthodoxe. Mais ce n'est qu'au cours de la dernière décennie, sous le patriarche Kirill, que le pathos impérial, conquérant et messianique, s'est emparé de la propagande de l'église en Russie.

Ce n'est pas sans raison que la guerre contre l'Ukraine évolue progressivement mais sûrement en croisade contre les « païens », les « satanistes », les « sans-dieu » et pour le retour de « nos biens sacrés », comme l'écrivain Alexandre Prokhanov, porte-voix des nationalistes russes, a qualifié l'annexion de

I. Métropolite: évêque d'une capitale de région dans l'église orthodoxe.

II. Rus de Kiev: principauté slave fondée par les Varègues au IX^e siècle. Elle a connu une expansion territoriale et un essor économique considérables avant de se désagréger en une multitude de principautés à partir du XII^e siècle, puis d'être soumise par l'invasion tataro-mongole. Néanmoins jusqu'au XVII^e siècle les souverains russes ont conservé le titre de Grand Prince de la Rus de Kiev, et les tsars suivants ont fait de même (*note de la Traductrice*).

la Crimée avec « *la Sainte Korsoun*^{I.} ». Le néomédiévalisme acquiert avec ce fondamentalisme orthodoxe un sens particulier qui le rapproche davantage de l'État islamique que du fascisme.

Dans les premiers jours d'août 2022, les envahisseurs russes ont entrepris de détruire le monument aux Défenseurs de Marioupol^{II} et élaborèrent le projet de le remplacer par un monument à Alexandre Nevski. Au même moment, conformément aux instructions du Kremlin, les médias pro-Kremlin *Gazeta.ru*, *Regnum*, *Federal Press*, comparaient Poutine à Alexandre Nevski et « l'opération spéciale » en Ukraine simultanément à la bataille sur la glace et au baptême de la Rus. Ce sont eux qui ont déclaré au monde que les Ukrainiens étaient des satanistes et des impies. Cette rhétorique de croisade va de pair avec l'érection du monument à Nevski, que l'on peut comprendre comme « la conversion de païens à une foi véritable ». La glorification d'un autre prince du Moyen Âge, Vladimir, qui a donné le baptême à la Rus, constitue, elle aussi, un élément important de la politique néomédiévale de Poutine.

Dans ce livre, j'ai qualifié le poutinisme de « *société gothique* ». Cette appellation ironique avait pour but de souligner l'ineptie et l'absurdité de la politique mémorielle néomédiévale, qui n'était alors qu'à l'état d'embryon, mais aussi la noirceur monstrueuse de ce régime.

Une des spécificités capitales de la société post-soviétique, et qui explique largement les causes des forfaits et des cruautés

I. *Korsoun* : nom russe donné au Moyen Âge à Chersonèse, implantation de l'antiquité byzantine dans la région de Sébastopol, où, selon la tradition, le prince Vladimir aurait reçu le baptême.

II. En juin 2015, un monument avait été érigé en hommage aux défenseurs de la ville à l'occasion du premier anniversaire de la libération de Marioupol par les forces ukrainiennes contre les séparatistes prorusses (*Note de la Traductrice*).

perpétrés en Ukraine, c'est la loi de la zone (c'est-à-dire du camp de type stalinien, dont de nombreuses caractéristiques existent aujourd'hui encore en Russie). Matrice des rapports sociaux dans la Russie de Poutine, la zone perpétue les inégalités par le culte de la force : c'est aussi le principe d'organisation du « monde russe » dans lequel il n'y a pas de place pour la démocratie. Travestie en croisade de l'orthodoxie, la zone s'est abattue sur l'Ukraine. Il n'est pas surprenant que Prigojine, « le cuisinier de Poutine », propriétaire d'une compagnie militaire privée (les Wagner), d'ailleurs interdite par la Constitution en vigueur, enrôle actuellement des prisonniers de droit commun détenus dans les prisons pour assassinat ou banditisme afin de les envoyer combattre contre l'Ukraine. L'amnistie est promise à ceux qui survivront ; avant de partir au front, ils passeront par une formation militaire spéciale. À n'en pas douter, certains d'entre eux feront de bons citoyens de la Russie poutinienne¹.

J'étudie dans ce livre comment la culture (au sens anthropologique du terme) de la zone, ou plus exactement sa barbarie, a modifié la culture russe et soviétique. La transformation de la zone en matrice de la société post-soviétique a une histoire presque séculaire. Dès le début, la clandestinité bolchévique a été étroitement liée à la criminalité, et « l'expropriation des exploités » – expéditions de bandits contre les banques et les riches – a largement contribué à leur existence. Koba, le casseur de coffres-forts plus connu sous le nom de Staline, a dirigé l'État avec ses crapules par une terreur qui différait peu des méthodes d'une bande criminelle, mais à une échelle surpassant incontestablement toutes les bandes criminelles prises ensemble dans toute l'histoire de l'humanité. Ce n'est pas un

I. <https://meduza.io/news/2022/08/06/mne-nuzhno-vyigrat-etu-chertovu-voynu-lyuboy-tsenoy-zaklyuchennye-rasskazali-media-zone-kak-prigozhin-verboval-ih-v-svoyu-voenizirovannuyu-opg>

hasard si dans les prisons et les camps soviétiques, les détenus de droit commun étaient proches des matons qu'ils aidaient à commander les prisonniers politiques. Il est d'ailleurs possible qu'une diminution des éléments de droit commun au sein du gouvernement de l'URSS dans les années 1960 ait contribué à la chute du régime.

Poutine a construit sa stratégie de gouvernance conformément à cette tradition. Il a dirigé la jonction entre l'État et la mafia alors qu'il n'était encore que maire adjoint de Saint-Pétersbourg; ensuite il a conduit cette jonction jusqu'à la victoire en devenant président. La terreur que le pouvoir exerce aujourd'hui contre ceux qui tentent de s'opposer à la guerre avait été préparée préventivement par la dispersion des forces d'opposition entreprise après la défaite du mouvement démocratique des années 2011-2012: assassinats et multiples affaires judiciaires contre des leaders de l'opposition, dissolution de Memorial^I, interdiction du mouvement de Navalny^{II}, inscription de tous les journalistes et organisations indépendants sur des listes d'agents de l'étranger – toutes ces actions relevant de la routine de la politique poutinienne. Avec le début de la guerre en Ukraine, c'en était fini de l'opposition et des libertés démocratiques en Russie.

La terreur actuelle, qui relève d'une longue campagne de propagande du Kremlin pour la banaliser au sein de la population, a réussi à ranimer le besoin de terreur assoupi pendant un

I. Memorial: ONG russe fondée en 1989 pour la défense des droits de l'homme et la préservation de la mémoire des victimes du pouvoir soviétique, elle a été contrainte à la dissolution en décembre 2021 par une décision de justice (*Note de la Traductrice*). Cf. <https://www.rbc.ru/politics/28/12/2021/619f93a29a79479fd98185b7>

II. Alexeï Navalny, leader de l'opposition à Poutine, condamné à neuf ans de prison sous un prétexte fallacieux, après l'échec d'une tentative d'assassinat sur sa personne par les organes du pouvoir.

certain temps dans la société russe. Celle qui sévit aujourd'hui en Ukraine s'explique en partie par un prosélytisme de la violence qui dure depuis de nombreuses années en Russie.

Comme dans le cas de l'Allemagne hitlérienne, la guerre en Ukraine pose la question du degré de responsabilité de la culture russe du fait de la conduite des citoyens. De nombreux philosophes et historiens allemands, de Karl Jaspers à Georg Iggers, ont montré de façon convaincante que les prémices du nazisme ont mûri dans la culture allemande durant des siècles. C'est du même sujet, mais à propos de la Russie, dont débattent aujourd'hui avec une véhémence particulière bien compréhensible les slavistes et les enseignants de la langue et de la littérature russes. Ils réagissent ainsi aux refus d'offrir des lieux de représentation aux œuvres et aux interprètes russes en signe de protestation contre la guerre en Ukraine.

Dans ce livre, comme dans mon autre ouvrage, *Nightmare: From literary Experiments to Cultural project*^I, je m'interroge sur le degré d'antihumanisme qui serait propre à la culture russe. Je tiens à souligner qu'il est question de la culture et non des Russes comme ethnie (si tant est qu'elle existe à l'état « pur »). La culture russe a créé, et continue à créer, des œuvres remarquables. Néanmoins, le rapport à la culture en Russie a toujours été plus ambigu que dans tout autre pays d'Europe ou d'Amérique du Nord. La société russe d'avant la Révolution avait été dès ses débuts scindée en deux parties inégales : d'une part une élite qui recherchait les modèles étrangers – byzantins ou d'Europe occidentale – pour les reproduire dans sa vie courante, et d'autre part la grande masse d'un peuple qui percevait que la recherche de ces modèles lui était hostile parce qu'elle prenait la forme d'un renforcement de l'oppression.

I. Dina Khapaeva, *Nightmare: From Literary Experiments to Cultural Project* (Brill, 2012).

Aucune réforme, ni même celles de Pierre 1^{er}, n'a conduit à la libération des serfs russes. Cette tension intérieure a eu pour conséquence l'impossibilité pour l'identité russe de s'affirmer comme valeur positive. Elle n'a toujours été qu'une interrogation, et elle le demeure : Qui sommes-nous par rapport à l'Occident qui nous est supérieur dans tous les domaines ? L'identité russe n'existe pas en dehors d'une comparaison avec l'Occident. D'où l'extrême importance sociale de la culture et la permanence du désir de culture particulièrement manifestes pendant la révolution bolchévique et dans la politique de l'État soviétique qui a suivi.

La conception de la culture comme protestation contre les normes d'un fait imposé de l'extérieur est profondément inscrite dans le tissu de la société russe, et cette protestation entraîne constamment des déchirures dans ce tissu, des irruptions de cruauté et de chaos. Ce conflit n'a sans doute été exprimé nulle part avec autant de vigueur que dans les romans de Dostoïevski. Les scandales et les crimes, les débauches et repentirs de ses héros, que Mikhaïl Bakhtine¹ expliquait par sa théorie du carnaval, ce sont des révoltes contre la culture comme ensemble de codes et de normes. Une liberté sauvage et animale s'y manifeste comme élément naturel contre la liberté du choix. L'expression même de ce dilemme par Raskolnikov – « *Suis-je une créature tremblante ou ai-je le droit ?* » – fait des fondements de la culture un carcan et du crime un droit.

Les régimes totalitaires agressifs, que ce soit le stalinisme ou le poutinisme, se sont toujours approprié avec succès la composante impériale de la culture russe. Le poutinisme en particulier l'a utilisée pour rehausser son origine et s'octroyer des lettres

I. Mikhaïl M. Bakhtine (1895-1975), théoricien et historien de la littérature. Selon sa théorie, chacun participe au « monde à l'envers » du carnaval, toutes normes sociales abolies (*Note de la Traductrice*).

de noblesse. Les références de sa propagande à un héritage culturel, tout en se légitimant, lui ont permis de couvrir ses crimes à l'instar de toute la tradition russe d'oppression et de terreur. Il est en effet plus plaisant de commenter une première du théâtre Marinski que de réprimer des détracteurs. Valery Gergiev, chef d'orchestre et directeur du théâtre Marinski, a été et demeure un bénéficiaire et un promoteur du poutinisme. Sa mise au ban du monde musical est une réaction naturelle à la guerre menée par ce régime contre la démocratie.

Pour autant, il ne faut pas cesser d'enseigner Dostoïevski, et cela ne signifie pas que les Russes ne sont pas aptes à la démocratie ou qu'ils ne peuvent par principe devenir un peuple pacifique et policé. Comme l'a justement dit l'écrivain Dmitry Glukhovsky^I, le citoyen russe est capable de vivre libre et a besoin d'estime de soi au même titre que le Français ou l'Anglais. Mais pour que ce pays soit vacciné contre le servage, le stalinisme et le poutinisme, il lui faudra au moins renoncer à ses comportements impériaux.

Pour expliquer les causes de l'apparition et des nombreux succès du poutinisme, il importe de comprendre pourquoi la communauté internationale s'est tue si longtemps sans en percevoir le caractère criminel. La Russie n'aurait-elle pas bafoué avant cette terrible guerre toutes les normes possibles du droit et du droit international, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays? N'y aurait-il eu ni falsifications grossières au cours des élections législatives et présidentielles, ni assassinats politiques, ni infractions aux libertés démocratiques, ni arbitraire judiciaire, ni guerre contre la Géorgie en 2008, et, enfin, ni annexion de la Crimée en 2014? Pourquoi a-t-il fallu cette guerre pour que

I. Dmitry Glukhovsky, écrivain de science-fiction né à Moscou en 1979. Son roman dystopique, *Metro 2033*, a connu un immense succès (paru en français chez L'Atalante, 2010). (*Note de la Traductrice.*)

la communauté internationale commence à reconnaître prudemment, comme l'a fait récemment le sénat des États-Unis, que le poutinisme est un sponsor du terrorisme ?

Évidemment, les déclarations selon lesquelles l'Occident serait responsable de la guerre parce que l'OTAN a approché les frontières de la Russie, provocation contre Poutine, ne sont qu'une indigne reprise de la propagande poutinienne. Si la Russie n'avait pas menacé à nouveau ses voisins d'Europe orientale, déjà victimes de tant d'oppressions au cours de l'histoire, d'abord par des guerres mémorielles puis par une véritable guerre, si elle n'avait pas été un État agresseur, peut-être ces pays auraient-ils été moins désireux d'une présence sur leur territoire de contingents de l'OTAN^I, qui n'est qu'une union de défense.

Mais abordons un autre point. Mon livre s'ouvre sur une étude du cas Gerhard Schröder. À l'époque (en 2007), j'avais été frappée par le peu d'intérêt que suscitait le premier « achat » dans l'histoire d'un chancelier allemand par la Fédération de Russie. Et ce manque d'intérêt ne concernait pas seulement la Russie, mais aussi l'Allemagne. Puis suivit la tendre amitié entre Nicolas Sarkozy et Poutine, entre Poutine et Silvio Berlusconi, et la compréhension mutuelle entre Poutine et Angela Merkel qui a branché l'Europe sur le gaz russe. Depuis, la corruption russe a métastasé à travers toute l'Europe. « Le bras du Kremlin » s'est même étiré jusqu'aux élections américaines de 2016. Bien sûr, la compréhension mutuelle obtenue

I. Sur la politique agressive de la Russie et ses guerres mémorielles avec l'Europe occidentale, voir Nikolay Kaposov, *Memory Laws, Memory Wars: The Politics of the Past in Europe and Russia*. Cambridge, UK: Cambridge University Press, 2017. Sur la politique mémorielle de Poutine, voir Nikolay Kaposov, *Pamyat' strogogo rezhima: istoriia i politika v Rossii*. Moscow, *Novoe literaturnoe obozrenie*, 2011.

par le Kremlin dans ses relations avec différentes personnalités politiques occidentales, avec des hommes d'affaires et des intellectuels, ne résulte pas uniquement de corruption par l'argent. Car outre la corruption directe et le banditisme international, le poutinisme a trouvé un soutien considérable auprès de collaborateurs, des « *compagnons de route* », comme on a appelé à l'époque les intellectuels qui répondaient à l'invitation de Staline de faire un tour à Moscou et de se délecter de caviar pendant la Grande Terreur.

Les *Poutine-versteher*^I (les « compréhenseurs » de Poutine), tel l'historien Stephen F. Cohen ou des stars du monde du spectacle et d'autres amateurs de voyages à Moscou et en Tchétchénie chez son président Ramzan Kadyrov, ont contribué durant vingt-deux longues années à la normalisation de ce régime. Ils ont bénéficié, et continuent à bénéficier, du soutien de marxistes de base pour qui les étoiles du Kremlin symbolisent toujours une pensée de gauche, en dépit du fait que derrière ses murs siège le fondateur du régime le plus corrompu de l'histoire de la Russie. Cette normalisation a eu pour conséquence que même alors que la Russie bombardait déjà Kiev, des hommes politiques occidentaux ont continué à aller en pèlerinage chez Poutine, tel Emmanuel Macron, après qu'il l'eut reçu à Versailles comme un tsar.

Il faut reconnaître qu'une série de facteurs de caractère mondial a facilité pour Poutine la construction d'une société gothique en Russie. La crise de la démocratie en Occident a sans aucun doute constitué la condition principale de l'essor du poutinisme, de même que celui d'autres régimes répressifs comme la Chine, l'Inde, la Hongrie. Le déchaînement du

I. En mars 2014, le journal allemand *Spiegel On line* a désigné par ce néologisme les membres du parti *Die Linke* qui justifiaient l'annexion de la Crimée par la Russie (*Note de la Traductrice*).